

Dominique Charvin

La maison de Tellus

Tellus a une maison pleine de trous à histoires :
Sa carapace dorée de sablé cuit à point grouille de
Sauriens qui n'ont pas d'âge...
Une vipère descend et lézarde le mur,
Petit ruban de bergère,
Derrière le contrevent, en lisière d'une fenêtre :
Elle vient de nulle part !
Elle a rasé les tuiles et les ardoises,
Ruisselé dans la gouttière sans y perdre une écaille,
Comment fait-elle pour humer la rivière ?
Elle fleurit le mur de son mouvement dansant ;
Hiéroglyphe inutile et diabolique,
dévoyée par sa soif,
Elle s'offre à l'ombre d'un lierre
Avant son dernier paraphe
Ferme et digne glisseuse,
Prête à darder la langue,
Au pied du mur l'attend
Le fer définitif.
La voici figée en sa dernière volute
Son sang déjà bu par le sable.
Encore un spasme pour saluer le jour...
Tellus l'aide à gagner l'autre rive,
Meurtrier de hasard,
Il n'est pas si facile de boire le soleil
Comme l'eau des rivières.

L'ENVOL DE PARMÉNIDE

Chassée par une poussée propre à vous éjecter de la vie dans un coin du ciel où l'on ne respire plus qu'à voix rauque – cette poussée n'est-elle pas la même que celle qui met au monde l'enfant hors du sein maternel ? – par cette poussée d'apocalypse, je risque un regard arrogant et à la fois soumis vers l'immense champ du possible.

En haut, une lumière crue de jour éternel ;

En bas, une terre refermée hermétiquement sur des habitants absentes, finement couperosée de vermisseaux brillants...

Plus je m'éloigne, plus le paysage perd de l'âme, s'affadit en une incompréhensible géométrie que révèle l'altitude. Le regard s'immisce entre les nuages, soumis à l'inquiétude donnée par l'élévation.

La régularité puissante du poisson-carlingue laisse un sillage lisse et sonore qui raye d'un trait le bleu où l'on accède ; c'est toute la trace de notre départ qu'un coup de vent va effacer ! L'oubli survient pendant la déchirure des gros mottions livides et mes pensées déjà opaques virent au tragique.

Emportée, corps et biens, par le jaillissement lumineux sans pouvoir exercer une résistance !

Le délavé orangé me ramène à la vie : soudain une raie bleue fait violence à ma pensée et me place d'égal à égal avec les dieux.

Sauvée ! Je regarde ce qui peut se reconnaître après ce violent arrachement vers l'impossible : différentes qualités de sombre, en lambeaux, me rappellent tout le connu de notre possible terrestre, qui s'éloigne...

Monde d'en bas, quel souvenir me laisses-tu ? J'ai déjà crevé le suaire qui m'empêchait tant de fois d'appareiller vers le large.

L'indigo jaillit au ras de mon regard, sonne une note haute de perfection : telle la courbe parfaite du vaisseau-poisson qui m'arrache à l'attraction terrestre, loin du connu.

Tout rayonne d'excellence et se rassemble dans la liberté bleue ; il me semble entendre Parménide à l'instant même dans des mots que je touchais du doigt et de la pointe de mon regard qui glissait sur mon livre devant moi.

Les cavales qui m'emportent m'ont mené
aussi loin que m'entraînait
mon désir, et leur galop m'a conduit sur le chemin
illustre de la Déesse qui partout guide le sage.
Là je fus conduit, là fut tiré mon char par les coursiers habiles.

L'essieu brûlant, dans les moyeux, stridait comme une flûte ;
Les deux couples de roues précipitaient ma course sous l'élan
impétueux de l'attelage, que conduisaient vers la lumière les filles
du soleil, abandonnant la demeure de la Nuit, et leurs mains
écartaient les voiles de leur front.

Voilà ce qu'elle me murmurait des yeux, cette confiance que je m'empresse de faire mienne en l'emportant serrée contre moi, d'un même élan, d'un même coup d'aile vers nulle part. Les mots sereins, chargés de lumière m'apaisent et nous fortifient contre le mauvais sort.

De même la plume du corbeau que j'avais trouvée le matin même de l'envol, rigoureusement fichée entre deux brins d'herbe à mes pieds, sur la rive du fleuve où j'étais venue me recueillir. Elle-même, tombée d'une aile en plein vol sûrement, un bec en avait consciencieusement lissé les barbes, les rendant plus soyeuses au toucher.

Quel Indien aurait pu décocher ses flèches avec plus de précision ?

Elle avait justifié mon désir d'évasion, jamais complètement accepté. Elle aussi, je l'ai serrée fort pendant l'élévation et la communion tactile me rasurait dans ma fuite ; avec elle je m'allégeais d'un scrupule.

Ainsi avais-je pris les auspices... La lumière avait fait le reste. Le vaisseau-poisson trace des traînées blanches à l'aplomb de ma plume bleu-nuit. J'ai enfin la force d'âme de regarder en face les marbrures terrestres, oubliant les crevasses, les fossés, les chicanes. L'empire sombre dans l'indistinct, sous mon regard d'abandon.

Devenue un minuscule point blanc clignotant, je me mets peu à peu à entrer dans la Nuit ; et ma ligne droite se met à glisser parallèlement à six autres points lumineux, exactement dans le même plan que ma glisse et dans la même direction. Et je reconnais l'attelage qui a tant de fois illuminé ma rêverie l'été, lorsque je rampais au ras de la terre... J'incline la tête en signe de respect au cas où la divinité inquiète de ma proximité ne s'en offusquerait... Je lui envoie un signe de tête accompagné d'un salut de la main : la joie de se voir en vis-à-vis, à quelques mètres d'intervalle me donne la hardiesse de pensées complices. Nous rivalisons de vitesse, et nos deux chariots avancent, calmes et fiables, dans la sérénité nocturne. Ce côtoiement me donne l'excitation d'un enfant qui découvre son jardin enneigé au sortir de la Nuit. J'ai enfin trouvé un secret, arraché à l'obscurité, et Parménide me souffle le dernier mot, celui qui abolit tous les autres, livrant la pensée de l'absent, ensommeillé au loin, sur son attelage :

Contemple en esprit ce qui est absence, mais à quoi l'esprit donne ferme présence.

Nous avons dû nous rejoindre au carrefour du jour et de la Nuit. L'espace d'une glissade heureuse, sans secousses pour mieux permettre la ren-

contre, la protéger de l'indiscrétion des bruits que le monde d'en bas émet de sa vulgarité habituelle.

Soudain au raz de l'horizon, un trait pâle hésite entre l'orange et le rose dragée et se met à décolorer rageusement le ciel : nulle flamme pourtant, nulle déflagration, pour ce drame du matin. Je me mets à chercher l'origine de cette folie qui m'impose un fondu-enchaîné de plus en plus vif au point de m'aveugler. Je sens s'éteindre une à une mes pensées encore portées par les points brillants du chariot et la lumière crue ramène déjà à l'éternel retour ; il va falloir succomber au poids de la terre, à son auréole qui ne me permet plus d'être un oiseau.

Quand répondrons-nous à l'appel de l'obscur ?

Que répondre à la terre, après l'abandon de l'âme ?

La ronde, sur le chemin laiteux ne s'arrête nulle part !

L'essor légèrement incurvé de mon âme a retrouvé la ligne droite dans le champ des dieux.